

ISAKA Kôtarô

PIERROT-LA-GRAVITÉ

Roman traduit du japonais
par Corinne Atlan

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE SOUTIEN
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

La prière d'Audubon

Titre original : *Jûryoku piero*

© 2003, Isaka Kôtarô

© 2011, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

French translation rights arranged with Shinchosha publishing Co., Ltd.

Through le Bureau des copyrights français, Tokyo

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0308-5

La batte de Jordan

« Le printemps est tombé du premier étage. »

Quand je dis ça, la plupart du temps, les gens grimacent. Persuadés que j'essaie d'inventer des métaphores originales pour me rendre intéressant, ils critiquent ma façon pompeuse de m'exprimer. Ou alors ils me regardent d'un air apitoyé et m'expliquent : « Tu sais, les saisons, ça ne tombe pas tout à coup du ciel. »

« Printemps », en fait, c'est le prénom de mon frère cadet : c'est *Haru*, mon frère, qui est tombé du premier étage, et non pas *haru*, la saison où les pétales de cerisier flottent au fil des rivières. Haru est né deux ans après moi. Le 8 avril 1973, pile le jour où Pablo Picasso est mort d'un œdème pulmonaire aigu.

Quand il est né, j'étais sûrement fou de joie. Je ne m'en souviens pas, bien sûr, mais c'était certainement le cas. En tout cas, je ne pouvais avoir conscience des tourments de mes parents, ni de la raison pour laquelle leur entourage les regardait avec une telle froideur.

Et donc, Haru, mon petit frère, c'est dix-sept ans plus tard, quand il était lycéen, qu'il est tombé du premier étage.

Moi, à l'époque, j'étais étudiant. Ce jour-là, je traînassais sans rien faire à la maison quand le téléphone a sonné. C'était en fin d'après-midi, vers six heures et demie, je crois.

« Frérot, j'ai quelque chose à te demander. »

C'était bien la première fois que je l'entendais me dire ça.

« Je voudrais que tu m'apportes un truc.

— Quoi donc ?

— La batte de Jordan. »

Je suis resté un instant décontenancé, soupçonneux même, après quoi j'ai remonté le cours de mes souvenirs et ça m'est revenu :

« Ah oui, la batte de Jordan. »

A l'époque, il y avait ce champion de basket-ball, Michael Jordan. Enfin, il existe peut-être encore. Mais entre la seconde moitié des années 1980 et le début des années 1990, c'était un véritable dieu. Meilleur buteur, meilleur joueur, *most valuable player* du NBA : sur le terrain, rien n'était impossible à Michael Jordan.

A l'époque où ce dieu du stade venait tout juste de débiter, papa avait fait un voyage en Amérique avec des collègues de travail. C'était avant qu'il ne soit terrassé par le cancer. Et maman était encore en vie.

A son retour à la maison, papa avait fièrement sorti de son sac le cadeau qu'il nous avait rapporté : une batte de base-ball en bois, portant la signature de Michael Jordan. Comme ni mon petit frère ni moi ne raffolions du base-ball, la raison pour laquelle il nous offrait cette batte n'était pas très claire. Comment avait-il obtenu la signature d'un champion de basket sur cette batte, et pourquoi Michael Jordan ? Autant

de questions qui ne faisaient qu'épaissir le mystère. Mais sans doute n'y avait-il aucune raison logique à cela.

Pour couronner le tout, rien ne permettait de dire si la signature était authentique ou pas. Haru et moi, cependant, étions suffisamment bien élevés pour faire semblant d'être contents. Nous ne nous étions pas disputés pour avoir la batte, mais nous étions sortis dans le jardin avec et avons manifesté notre joie à tour de rôle. Tout en ondoyant des hanches, nous avons balancé l'un après l'autre notre bras pour faire siffler la batte dans les airs, écoutant ce bruit résonner encore et encore jusqu'à extinction. De fait, c'était un exercice agréable et nous ne nous lassions pas de le répéter.

Quand j'ai appris aux informations, des années plus tard, que Michael Jordan abandonnait le basket pour le base-ball, j'ai été considérablement surpris. Il était difficile d'imaginer ce dieu du stade jetant un défi dans un domaine si différent du sien et se lançant avec ardeur dans un nouveau type d'entraînement, mais ce qui m'étonnait par-dessus tout, c'était l'intuition visionnaire qu'avait manifestée papa en rapportant d'Amérique, bien longtemps auparavant, une batte de base-ball portant la signature du champion.

« Oui, c'est bien ça, la batte de Jordan, a confirmé Haru d'un ton léger, mais non sans une certaine tension. Apporte-la-moi tout de suite, frérot, en voiture, hein ? Je suis au lycée. Tu vois la boulangerie après le portail d'entrée ? Fais ça pour moi, s'il te plaît. Tu es le seul à qui je peux le demander. »

— J'arrive tout de suite. »

Je suis allé prendre la batte dans le débarras à l'arrière de la maison, suis monté dans la voiture de papa

et ai démarré aussitôt. J'ai trouvé un vague prétexte pour expliquer à maman que je devais sortir.

Je me suis garé sur le trottoir devant la boulangerie et suis sorti de la voiture, la batte à la main. Haru, qui m'attendait devant, m'a accueilli avec un large sourire :

« Heureusement, tu l'as ! Allons-y.

— Hein ? ai-je fait, déconcerté. Où ça ?

— Leur régler leur compte. »

Haru s'est mis en route, sans faire le moindre cas des questions que je continuais à lui poser. Je me suis dépêché de le suivre. Il avançait tout droit, regardant devant lui, avec la démarche de celui qui sait exactement où il va et quelle mission il doit accomplir. Il affichait la vaillance de la saison dont il portait le nom : on aurait dit le printemps en marche, prêt à prendre la succession de l'hiver.

Quand on est entrés dans l'enceinte du lycée, il m'a annoncé brièvement où nous allions : « Direction le gymnase », et, la batte à la main, a hâté le pas vers le hangar qui fait office de gymnase. Alors seulement, il m'a expliqué la situation en quelques mots. Il y avait une fille dans sa classe dont le père était conseiller général et qui, pour cette raison, regardait de haut tous les autres élèves. Sans compter qu'elle était plutôt pas mal. Un certain nombre de garçons de la classe, exaspérés par son attitude et incapables de digérer leur frustration, s'étaient réunis et avaient échafaudé un plan.

« Quel plan ?

— S'attaquer à cette fille.

— Comment ça ?

— La violer, sûrement. »

J'en ai d'abord eu le souffle coupé, puis la colère m'a envahi. J'ai eu l'impression qu'un jet d'eau

bouillante venait de monter au sommet de mon crâne et s'y maintenait en ébullition.

« C'est sérieux ?

— Ils disent qu'ils vont lui faire son affaire. »

Haru utilisait cette expression abstraite pour masquer sa répugnance à évoquer tout ce qui concernait la sexualité.

« Quel rapport avec la batte de Jordan ?

— On va les écrabouiller. »

Le gymnase était un vieux hangar dans un coin reculé, à l'ouest du bâtiment principal du lycée. Au fur et à mesure qu'on s'en approchait, on constatait que les encadrements en bois des fenêtres étaient tout vermoulus, que les plaques de tôle des murs étaient disjointes. Était-ce par suite d'une négligence ? Une odeur de charbon piquait les narines et le hangar tout entier semblait enveloppé d'un nuage de fumée noire s'échappant d'entre les fentes des parois. Sur le côté, un escalier extérieur menait à une porte située au premier étage, par laquelle on pouvait apparemment entrer et sortir du gymnase. Le long du mur, une sorte de galerie ou de couloir protégé par une rambarde faisait le tour du bâtiment à hauteur du premier étage.

En nous approchant, nous avons entendu les cris étouffés d'une lycéenne, provenant de l'intérieur, ainsi que les voix criardes et ouvertement excitées de plusieurs garçons, qui ont eu pour effet de me nouer l'estomac et de faire monter en moi une chaleur brûlante.

Quand Haru s'est mis à courir, j'en suis resté le souffle coupé. S'il avait été un félin carnivore à la poursuite d'une proie, il aurait sans doute fait montre d'une plus grande circonspection, mais là, il a gravi au pas de course, d'une traite, l'escalier extérieur.

Je ne me suis pas précipité à sa suite. Je me disais que j'aurais beau faire, je n'arriverais pas à le rattraper. En fait, c'est plutôt parce que j'avais peur. Je me suis approché de la vitre et j'ai concentré toute mon énergie à regarder ce qui se passait dans le gymnase.

C'est à ce moment-là que le printemps est tombé du premier étage.

Je l'ai vu de mes yeux. Haru avait à peine passé la porte d'entrée qu'il enjambait la rambarde. Il a sauté sans une hésitation, la batte de Jordan bien serrée entre ses deux mains. Il s'est posé genoux pliés. Un atterrissage plein de souplesse, comme sur un tapis moelleux de qualité.

Dès qu'il s'est redressé, il a bondi comme un ressort et s'est mis à faire des moulinets avec la batte.

Il a frappé trois garçons à tour de rôle. C'était sans doute un hasard, mais ils se sont effondrés l'un après l'autre par ordre de taille décroissant, dans un nuage de poussière ou de fumée de charbon, je ne sais pas. Haru a frappé à nouveau l'un d'eux qui essayait de se relever. La batte a fait un petit bruit sec en s'abattant sur l'arrière du crâne du garçon. Je me suis rendu compte que les battements de mon cœur s'accéléraient et que ma respiration devenait saccadée.

En moins d'une minute, mon frère était le seul encore debout. Le mélange de peur et d'excitation qui m'avait envahi m'empêchait de faire le moindre mouvement, et il m'a fallu un bon moment pour pénétrer enfin à mon tour dans le hangar.

« Génial ! »

Les trois agresseurs se convulsaient de douleur par terre. L'un d'eux avait le pantalon baissé jusqu'aux genoux.

Haru, parfaitement calme, se tenait debout immobile, la batte dans la main droite, même pas essoufflé.

« Merci, Haru. »

La fille, jusque-là allongée par terre sur le côté, s'est relevée pour s'approcher de lui. Elle ne manifestait pas une once de peur ni d'émotion alors que, quelques minutes plus tôt à peine, elle était aux prises avec ses agresseurs. Elle ne songeait même pas à rajuster sa jupe à moitié retroussée, et une aura curieusement érotique flottait autour d'elle. Elle a pris la main de Haru dans la sienne.

« Tu m'as sauvée. »

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Haru a fait tourner la batte dans sa main, de manière à diriger le manche vers elle, et sans hésiter, le lui a enfoncé violemment dans le ventre, comme la pointe d'une lance.

Elle est tombée en se tenant le creux de l'estomac, se contorsionnant de douleur après avoir juste émis un petit « oh », peut-être parce qu'elle avait la respiration coupée. Dès qu'elle a pu recommencer à respirer librement, elle s'est mise à agoniser mon frère d'injures.

Lui n'avait pas changé d'expression.

« Je ne suis pas spécialement venu pour te sauver », lui a-t-il jeté.

« Tu as été dur avec elle, lui ai-je dit une fois hors du gymnase.

— Elle m'énerve, cette fille.

— Je crois que je te comprends, ai-je admis.

— Si les autres ne s'étaient pas comportés de façon aussi peu élégante, je ne les aurais pas spécialement empêchés de lui rabattre le caquet.

— Et qu'est-ce que tu aurais vu, comme moyen plus classe ?

— Il y avait plein d'autres possibilités, la tabasser à coups de batte, par exemple.

— Parce que ce serait élégant, ça ? »

Je n'étais pas particulièrement d'humeur joyeuse, mais j'étais stupéfait par sa réaction et partagé entre l'inquiétude et la compassion.

Pour Haru, la frontière entre l'élégant et le vulgaire était sans doute définie par la présence ou non d'actes d'ordre sexuel.

En fait, après cet incident, j'ai eu peur que les lycéens qu'il avait assommés ne cherchent à se venger. Il ne les avait pas expédiés à l'hôpital, et ils n'avaient même pas eu besoin de soins, mais il me semblait que de petits voyous comme eux ne pouvaient rester sans réagir après une telle humiliation.

Il m'arrivait de me réveiller plusieurs fois par nuit, en me demandant avec angoisse si Haru n'était pas en train de se faire lyncher, et je me souviens avoir souffert à cette époque d'un manque de sommeil chronique.

Toutefois, à ma connaissance, Haru n'a pas eu à subir de vengeance. Je ne sais pas exactement pourquoi. Peut-être qu'il avait bien fait, après tout, de donner un coup de batte à cette fille comme à ses agresseurs. De manière générale, on reconnaît la supériorité de ceux qui savent traiter tout le monde sur un pied d'égalité.

Enfin, quoi qu'il en soit, j'ai du mal à croire que dix ans se sont écoulés depuis cette histoire.

L'être sexué

Il y avait une raison expliquant l'aversion quasi pathologique de Haru pour les « choses sexuelles ». Une raison facilement compréhensible.

Haru et moi, on était demi-frères, en fait. On avait la même mère, mais pas le même père.

Un jour, quand j'avais un an, c'était juste avant l'été, ma mère avait été violée par un homme entré par effraction dans la maison. C'est comme ça qu'elle était tombée enceinte de Haru. Moi je n'avais aucun souvenir de la scène, ou peut-être que j'en avais mais qu'ils étaient refoulés. Tout ce qui restait dans mon esprit, c'était les stridulations assourdissantes des cigales, mais c'était un peu tôt dans la saison pour que les cigales chantent aussi fort, ce qui signifiait sans doute que mes souvenirs étaient déformés.

Le violeur avait été arrêté dix jours après. C'était un mineur récidiviste. Malgré son jeune âge, il était déjà passé expert dans les agressions de femmes au foyer. Il repérait des mères avec des enfants en bas âge et s'introduisait de force dans la maison au moment où elles ouvraient la porte. Puis il les violait en menaçant de faire du mal à l'enfant si elles lui résistaient. C'est un procédé assez éculé

mais efficace. Il lui était aussi arrivé de s'attaquer à une écolière, si bien que, dans la hiérarchie des différents types de violeurs, on pouvait le classer parmi les plus malfaisants.

Il avait été condamné, bien entendu. Envoyé en maison de correction. Sur le plateau droit de la balance, plus de trente femmes agressées et violées, dont une fillette de dix ans et une femme enceinte de près de quarante ans, et sur le plateau gauche, quelques années en maison de redressement. Ça ne paraissait pas très équilibré, mais si on mettait aussi sur le plateau gauche de la balance le fait qu'il était mineur, cela mettait les deux plateaux au même niveau. A ce qu'il paraît.

A l'époque, très peu d'informations étaient communiquées à la famille de la victime quand le criminel était mineur. On ne divulguait même pas son nom.

Peu après mes vingt ans, j'ai consulté les articles de journaux de l'époque. Je ne sais pas ce qui m'a pris de faire ça. Mais la découverte, dans certains de ces articles, de plans des différents lieux où le violeur avait commis ses méfaits m'a laissé pantois. Les emplacements étaient marqués par de petits drapeaux comme pour montrer l'avancement des scores dans un jeu. Ces sceaux apposés sur les lieux des agressions, au nombre d'une trentaine, semblaient vanter les exploits du criminel. En me retrouvant avec ces articles pleins d'indélicatesse sous les yeux, j'ai commencé à me demander si je n'avais pas d'autres véritables ennemis dans le monde, en dehors de l'agresseur de ma mère.

Toujours est-il que, sans ces « choses sexuelles », Haru ne serait jamais venu au monde.

En sortant du gymnase, la batte de base-ball à la main, mon petit frère n'avait pas l'air très frais. Il a pris un ton badin :

« Heureusement que tu étais là, dis donc, qu'est-ce que j'aurais fait sans toi ? »

Mais il avait beau rire en me disant ça, il avait un regard lointain et semblait plutôt essayer de dominer la nausée qui montait de son estomac.

Gandhi, ce personnage que mon frère vénérât, avait écrit : *Pour trancher la racine du désir chez l'homme, il faut faire des jeûnes et limiter son alimentation.*

C'est ce que Haru avait essayé de faire, non pas sur le plan de l'alimentation, mais avec sa batte de base-ball. Sans aucun doute, c'était pour éradiquer le mal suprême en l'homme, la sexualité, qu'il avait bondi du premier étage, batte à la main.

De temps en temps, je faisais un rêve où je voyais Haru, tenant sa batte, remonter le cours du temps jusqu'au jour de sa conception. Il se retrouvait devant le lit où cela s'était passé et frappait de toutes ses forces l'arrière du crâne de l'homme qui écrasait le corps de ma mère sous le sien.

Moi, dans ce rêve, je faisais toujours la même chose : je criais : « Attends une minute ! » et j'essayais d'écarter la batte du crâne de l'homme. Je hurlais à mon frère, d'une voix bouleversée et honteuse : « Ne fais pas ça, sinon tu ne pourras pas naître ! »

En me retournant, je pouvais voir ma mère, la robe retroussée, en train de se faire violer. Mon regard allait alternativement de Haru à ma mère, et je secouais la tête, hésitant sur la conduite à tenir. Je gémissais en me bouchant les oreilles. Je vomissais des injures adressées à un être qui n'existait pas en ce

monde. Puis je me réveillais et j'allais droit à la salle de bains, pour cracher une salive visqueuse dans le lavabo.

Toast

Que l'immeuble de la société où je travaillais soit vraiment en train de brûler, je n'y ai pas cru une minute. Un immeuble de vingt étages construit il y avait cinq ans à peine ne pouvait évidemment pas être réduit en cendres à cause d'un simple feu de poubelles, et le début d'incendie a rapidement été maîtrisé. Mais ce qui m'a ébranlé, c'est que quelqu'un ait volontairement tenté de mettre le feu à l'immeuble de la société où je travaillais. Quelqu'un avait estimé que cette société *pouvait* disparaître dans les flammes. Ou peut-être même qu'il *valait mieux* qu'elle disparaisse dans les flammes. Et avait espéré que cela arrive.

Devant la porte d'entrée côté est, se trouvait un parking réservé aux employés, au fond duquel l'incendie s'est déclaré. Des sacs-poubelle inflammables y étaient entassés. Ma société traitait des informations individuelles en grande quantité, ce qui avait pour conséquence l'accumulation de montagnes de documents. Ils étaient passés à la déchiqueteuse, puis entreposés à l'arrière de l'immeuble en attendant que le préposé aux ordures recyclables vienne les récupérer. C'est là que le pyromane avait mis le feu.

L'incendie avait dévasté environ cinq mètres carrés. Le périmètre, délimité par des cordes jaunes, était gardé par des policiers, des hommes en uniforme en tout cas qui interdisaient l'entrée.

« Salut ! »

Cette voix derrière moi m'a fait me retourner et je me suis retrouvé face à l'un de mes collègues, Takagi.

« C'est un incendie volontaire, mon vieux, un incendie volontaire.

— Pourquoi cet air réjoui ?

— On n'entend parler que de ça ces derniers temps, non ? Un pyromane sévit à Sendai. C'est sûrement lui qui a fait le coup. J'ai regardé les infos ce matin et je suis arrivé le premier au bureau. Ça m'a motivé pour venir, je voulais vérifier jusqu'à quel point ça avait grillé. »

D'après l'expression qu'il avait utilisée, il aurait pu aussi bien parler d'une cabine de bronzage aux UV ou d'un restaurant de barbecue coréen.

« Au moins, ça t'a permis d'arriver à l'heure au bureau. »

Je ne travaillais pas dans le même service que Takagi, mais il était connu dans toute l'entreprise pour ses retards récurrents.

« Exactement. Je suis génial, non ?

— Je ne trouve pas, non. »

J'ai tourné à nouveau mon regard vers le mur calciné. En fait, ce qui me surprenait plus encore que ces dégradations volontaires, c'était le message laissé la veille au soir sur mon répondeur par Haru : « Quelqu'un va peut-être mettre le feu à ta boîte. Sois prudent. »

« Il avait raison...

— Qui ça ? a demandé Takagi.

— Non, rien, ai-je répondu d'un ton vague. Ça n'a rien à voir, mais ce mur me fait penser à un toast grillé.

— Quelqu'un a arrosé les sacs-poubelle de pétrole et y a mis le feu. L'agent de sécurité s'en est aperçu tout de suite, ce qui a permis d'arrêter l'incendie à temps. Le mobile, c'est le stress, c'est sûr, a ajouté Takagi d'un ton catégorique. Les pyromanes agissent toujours poussés par le stress ou l'esprit de vengeance. Ou alors c'est génétique. Il y a certainement un gène de la pyromanie. Enfin, peut-être.

— Un gène, hein... »

L'entreprise où nous travaillons tous les deux traite des informations génétiques. C'est le sens du sigle G, visible juste sous le nom de l'immeuble de vingt étages qui abrite notre société : G comme *gene*, gène en anglais.

« Ce n'est pas héréditaire, la pyromanie. »

Takagi a haussé les épaules :

« Oh, je blaguais. Pas la peine de prendre un air aussi mauvais.

— Je n'aime pas cette théorie qui dit que tout est déterminé par l'hérédité, ai-je répondu franchement, avant de désigner le mur : Ça signifie peut-être qu'il y a des gens qui nous en veulent.

— Il y a eu toute une série d'incendies, ça prouve bien que la vengeance n'est pas le mobile, non ? Ce type met le feu un peu partout, au hasard. Au fait, tu es au courant ? Il y a eu un vol de médicaments à la pharmacie.

— Ouais », ai-je répondu d'une voix atone.

Une semaine plus tôt, un vol de somnifères, ou plutôt de tranquillisants, dans la pharmacie interne de notre entreprise avait fait grand bruit.

« Tout a été embarqué : Halcion, Rohypnol... »

Quand même pas tout... ai-je protesté intérieurement.

« C'était peut-être un signe avant-coureur. D'abord la pharmacie dévalisée, ensuite un incendie volontaire. Mauvais présage : ça peut annoncer un délit encore plus grave.

— Le vol de somnifères, c'est sûrement un employé insomniaque qui a fait le coup.

— Moi, il suffit que j'arrive au bureau pour que le sommeil me gagne.

— Tous les employés n'ont pas ta constitution.

— Ça, c'est sûr.

— Je faisais de l'ironie, là, de l'ironie.

— Ouais, mes oreilles filtrent tout ce qui est de l'ordre de l'ironie ou du sarcasme.

— Tu crois ça ?

— Dis donc, si on allait boire un verre ensemble pour une fois ? C'est toi qui invites.

— Je n'ai jamais vu personne s'inviter avec autant d'aplomb que toi. »

Takagi a fait la moue, lèvres en avant.

« Je te signale que je t'ai présenté un détective, l'autre jour.

— C'est vrai, ça. »

Notre société était étroitement liée à des agences de renseignements et des détectives privés. Les expertises génétiques et recherches en paternité n'avaient rien de louche en elles-mêmes, mais certains des clients qui les demandaient n'étaient pas très nets : dans de nombreux cas, ça sentait la manipulation à plein nez.

Les enquêtes préalables sur une partie de notre clientèle étaient donc inévitables. Nous devions

recourir aux services de détectives privés pour vérifier le bien-fondé ou non de nos soupçons. Ce n'était pas vraiment officiel, mais au bureau, cela faisait partie du quotidien.

Takagi travaillait dans la section chargée des négociations et des contrats avec les agences de renseignements. Deux mois plus tôt environ, il m'avait présenté un détective. Il avait cherché pour moi dans son riche réseau de connexions un professionnel à la fois excellent et aux tarifs raisonnables, et m'avait mis en contact avec lui.

« Je ne t'ai pas demandé de commission pour ce service. Alors je peux bien me permettre un petit caprice, non ?

— D'accord, je t'invite. »

Le détective en question s'était avéré aussi sympathique qu'efficace et j'étais reconnaissant à Takagi de me l'avoir présenté. J'ai tourné légèrement la tête pour regarder derrière moi. Le mur noir et calciné ressemblait vraiment à un toast trop grillé.